

UNE MAISON A ERAGNY POUR L'AUTEUR DE "PAUL ET VIRGINIE"

Bernardin de Saint-Pierre, auteur d'un roman qui a connu un succès universel, a fini sa vie à Eragny-sur-Oise dans une maison qui existe encore. Nous évoquerons ci-après sa vie, son immortel chef-d'œuvre "Paul et Virginie" et les circonstances de son implantation à Eragny, qui était à l'époque un village rural.



Une vie romanesque pour un auteur de roman

Sa vie est riche en péripéties, certaines heureuses car il est très doué intellectuellement, d'autres moins favorables en raison notamment d'un caractère difficile ; en outre, il traverse une période troublée puisque, né sous Louis XV, il connaît la Révolution avant de se rallier à Napoléon.

1737 - Naissance au Havre, le 19 janvier, de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, dans une famille bourgeoise qui prétend descendre d'Eustache de Saint-Pierre, un des bourgeois de Calais.

1749 - Il s'embarque, à douze ans, pour la Martinique, sur un navire dont le capitaine est son oncle ; il en revient dégoûté des voyages maritimes et avec le mal du pays. Etudes chez les jésuites de Caen et de Rouen ; très mal adapté à la vie de collège, il rêve de devenir missionnaire ou martyr.

1757 - Il entre à l'école des Ponts et Chaussées.

- 1758 - L'école le licencié : Bernardin est demi-ingénieur, sans diplôme.
- 1759 - Dans des circonstances obscures et controversées, il reçoit un brevet d'ingénieur militaire.
- 1760 - Il participe comme technicien à la campagne d'Allemagne (guerre de Sept Ans). Suspendu de ses fonctions pour indiscipline, il est renvoyé en France sans argent. Il y gagne à la loterie !
- 1761 - Il est ingénieur géographe à Malte ; mal accepté par ses collègues, il revient en France où il mène une vie besogneuse en donnant des leçons de mathématiques.



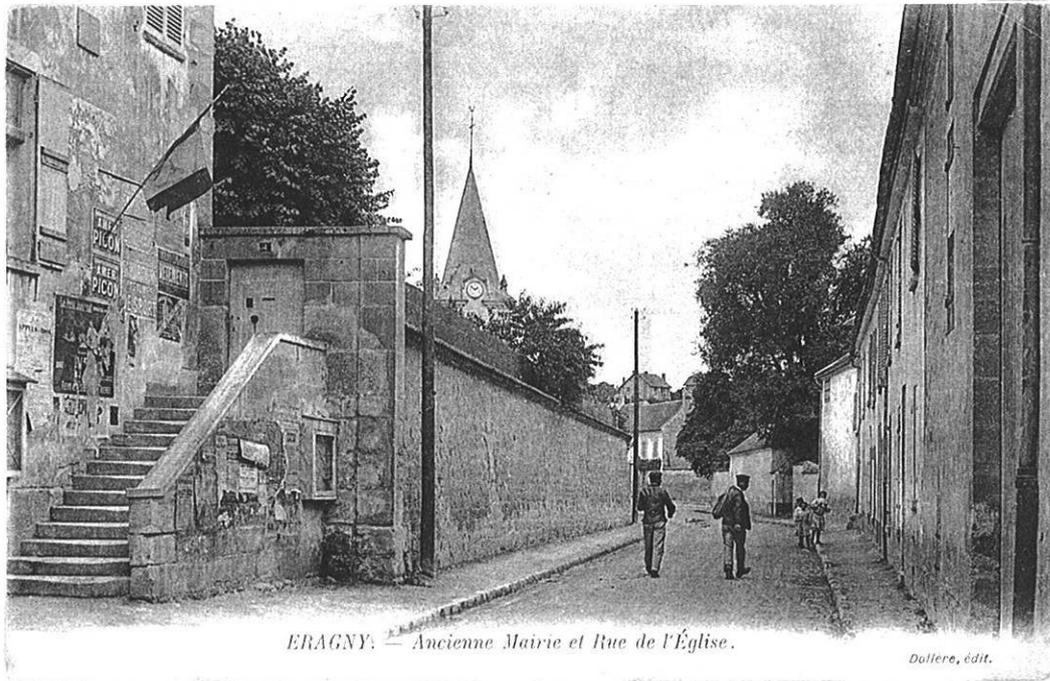
ERAGNY — Maison de Bernardin de Saint-Pierre
où il créa Paul et Virginie

- 1762 - Séjour à Amsterdam, où il collabore au journal d'un réfugié français, Mustel. Départ pour la Russie (Saint-Pétersbourg puis Moscou) ; la protection du grand-maître de l'artillerie, Villebois, et celle du baron de Breteuil, ambassadeur de France, lui valent d'être nommé sous-lieutenant dans le corps du génie, commandé par un Français.
- 1763 - Il projette d'établir une République moderne sur les bords du lac Aral. Il reçoit de Catherine II un brevet de capitaine et une gratification de 1500 livres. A l'issue d'une mission en Finlande, il quitte la Russie en raison de la disgrâce de Villebois.
- 1764 - Il séjourne à Varsovie où il est un moment arrêté pour complot au profit du parti Radziwill (soutenu par la France) contre le roi (soutenu par la Russie). Il s'éprend d'une princesse polonaise.

- 1765 - Il voyage : Varsovie, Vienne, Varsovie, Dresde, Berlin. Il aurait refusé - à moins qu'on ne lui ait refusé - un brevet de capitaine de Frédéric II. En novembre, il revient en France. Son père meurt et il est dépouillé de son héritage par sa belle-mère.
- 1766 - Il mène à Paris une vie difficile.
- 1767 - Il est nommé capitaine ingénieur du roi à l'île de France (actuellement île Maurice) avec une mission secrète pour Madagascar.
- 1768 - Il part pour Madagascar où il refuse de débarquer, par suite d'une brouille avec le chef de la mission. Parvenu à l'île de France, il y est officier hors cadre et chargé de réparer les bâtiments civils. Mêlé aux intrigues et trafics de l'île, il se brouille avec l'intendant Pierre Poivre dont il a vainement essayé de séduire la femme.
- 1771 - En juin, il revient en France où il mène une vie difficile malgré la protection du baron de Breteuil, avec lequel d'ailleurs il ne tarde pas à se brouiller. Il fréquente le salon de Mlle de Lespinasse et devient le familier et le disciple de Jean-Jacques Rousseau.
- 1773 - Il publie "Voyage à l'île de France" qui obtient un médiocre succès et il entre en procès avec son éditeur.
- 1775 - Après un début de brouille avec les philosophes, il fait un bref séjour à la Trappe. Son existence quotidienne devient de plus en plus difficile.
- 1779 - Il prend la défense de son frère, accusé de trahison au profit des Anglais et enfermé à la Bastille.
- 1781 - Il s'installe dans une mansarde de la rue Neuve-Saint-Etienne et compose "l'Arcadie", poème en prose.
- 1783 - Il achève la rédaction de ses "Etudes de la Nature".
- 1784 - En décembre, il publie l'ouvrage ci-dessus qui obtient un succès immédiat et il devient du jour au lendemain un écrivain célèbre.
- 1788 - Une troisième édition des "Etudes de la Nature" est publiée ; au tome IV, on trouve le roman "Paul et Virginie".
- 1789 - En ce début de période révolutionnaire, il est membre de l'assemblée populaire de son district.
- 1790 - Il publie "la Chaumière indienne" et sa gloire est à son apogée mais il s'obstine jusqu'au ridicule à défendre sa théorie de l'allongement de la terre aux pôles et son explication des marées par la fonte des glaces polaires.
- 1792 - Il est nommé intendant du Jardin des Plantes et il y installe la ménagerie. En septembre, il est élu à la Convention mais refuse d'y siéger.
- Le 27 octobre, il épouse Félicité Didot, fille de son imprimeur (elle a 20 ans et lui 56) et le ménage s'installe à Essonnes.
- 1794 - Naissance d'une fille, Virginie. Bernardin est nommé professeur de morale républicaine à l'Ecole Normale Supérieure récemment créée.
- 1795 - Cette Ecole est supprimée mais il conserve son traitement qu'il va cumuler avec celui de membre de l'Institut.
- 1796 - Naissance d'un fils, Paul, qui ne vivra pas 6 mois. Bernardin compose les "Harmonies de la Nature" (qui ne seront publiées qu'en 1815).
- 1798 - Naissance d'un second fils, également prénom, Paul.
- 1799 - Mort de Félicité.
- 1800 - Remariage avec Désirée de Pelleporc (elle a 20 ans et lui 63).
- 1802 - Bernardin se rallie à Bonaparte.
- 1803 - Lancement d'une souscription pour une édition de luxe, grand format et illustrée de gravures, de "Paul et Virginie"
- 1804 - Il s'installe avec sa famille à Eragny.
- 1806 - Il redevient catholique pratiquant et reçoit la Légion d'Honneur
- 1807 - Devenu président de l'Académie Française, il prononce l'éloge de Napoléon.

1812 - Il essaie sans succès de se faire nommer sénateur.

1814 - Le 21 janvier, il meurt à Eragny-sur-Oise.



Un succès inattendu et universel perdurant pendant deux siècles

Bernardin de Saint-Pierre, philosophe et naturaliste, est l'auteur de plusieurs ouvrages. Aucun d'eux n'aurait pu lui valoir une gloire posthume ; celle-ci lui est venue, de façon inattendue, d'un addenda à la troisième édition des "Etudes de la Nature", sous la forme d'un roman sentimental et exotique, "Paul et Virginie", dont Pierre Benoît a dit que "tout l'exotisme français en littérature en est sorti".

Cette pastorale a connu une impressionnante carrière. Un spécialiste a calculé qu'entre 1788 et 1963, il y a eu 555 éditions du roman (en 20 langues), 78 œuvres annexes (théâtre, musique, livres d'enfants, almanach, etc.) et 304 représentations iconographiques (allant de timbres à des billets de loterie).

Par ailleurs, Virginie, personnage de roman, est devenue à tel point l'héroïne de l'île Maurice que les touristes sont invités à visiter l'église où auraient eu lieu ses funérailles ainsi que sa soi-disant tombe. Dans la petite ville de Curepipe, on peut même admirer une statue de Paul portant Virginie pour lui faire traverser une rivière, ce qui correspond à un épisode du roman.



Une idylle champêtre sous un ciel tropical

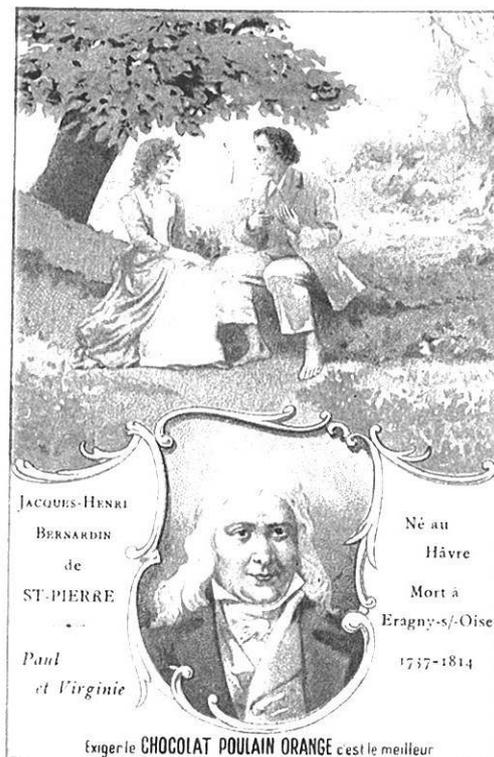
Le roman de "Paul et Virginie", s'il a été considéré pendant deux siècles comme un chef-d'oeuvre de la littérature, n'est plus guère lu aujourd'hui. Pourtant, tout le monde a entendu parler des deux amants malheureux, aussi célèbres que Roméo et Juliette ou Tristan et Iseult. Rappelons l'intrigue de cette pastorale qui a pour cadre l'île de France (île Maurice) :

Deux femmes venues d'Europe, où elles ont eu des malheurs, se rencontrent dans une vallée de l'île, loin de toute civilisation, où elles se sont l'une et l'autre réfugiées. Elles se lient d'amitié et élèvent en commun leurs enfants, un garçon, Paul, et une fille, Virginie. Elles sont aidées en cela par un couple d'esclaves noirs qui leur sont tout dévoués.

Les deux enfants grandissent comme frère et soeur dans l'innocence d'une nature primitive telle que rêvé par Jean-Jacques Rousseau. Toutefois, au moment de l'adolescence, leur affection tourne au sentiment amoureux. A ce moment, sur les instances d'une grand tante, Virginie part pour la France afin d'y recevoir une bonne éducation et ultérieurement hériter la fortune de sa parente. Mais, au bout de quelques années, ayant refusé le mariage qui lui est proposé car elle aime toujours Paul, elle est renvoyée à l'île de France.

Lorsque le navire sur lequel elle a pris passage parvient en vue des côtes, il est pris dans une tempête, s'échoue entre l'île d'Ambre et la côte. Les passagers et l'équipage essaient de se sauver à la nage mais Virginie se noie car elle refuse le secours qu'un matelot voulait lui porter : elle aurait été obligée de quitter ses habits, ce à quoi sa pudeur se refuse.

Quelque temps après, Paul meurt de chagrin, bientôt suivi dans la tombe par sa mère et celle de Virginie et, pour faire bonne mesure, par le couple d'esclaves et même le chien du logis.



A noter que Bernardin de Saint-Pierre n'a pas trouvé l'inspiration ex-nihilo. D'une part, il a puisé la description de la tempête dans un naufrage véritable, celui du Saint-Géran, qui a eu lieu à l'île Maurice en 1744 (seulement neuf survivants). D'autre part, pour l'évocation de la nature tropicale et des diverses plantations réalisées par Paul, il n'a eu qu'à décrire le jardin botanique planté par Pierre Poivre, le merveilleux jardin de Pamplemousse, lequel existe encore pour le plus grand plaisir des touristes et dont nous donnons ci-après deux vues.





Quelques morceaux choisis

Le roman résumé ci-dessus est, de nos jours, d'une lecture un peu difficile en raison de son côté moralisateur et de son style pompeux. Il n'en demeure pas moins que l'on y trouve un certain nombre de passages d'une rare beauté. Trois d'entre eux sont cités ci-après :

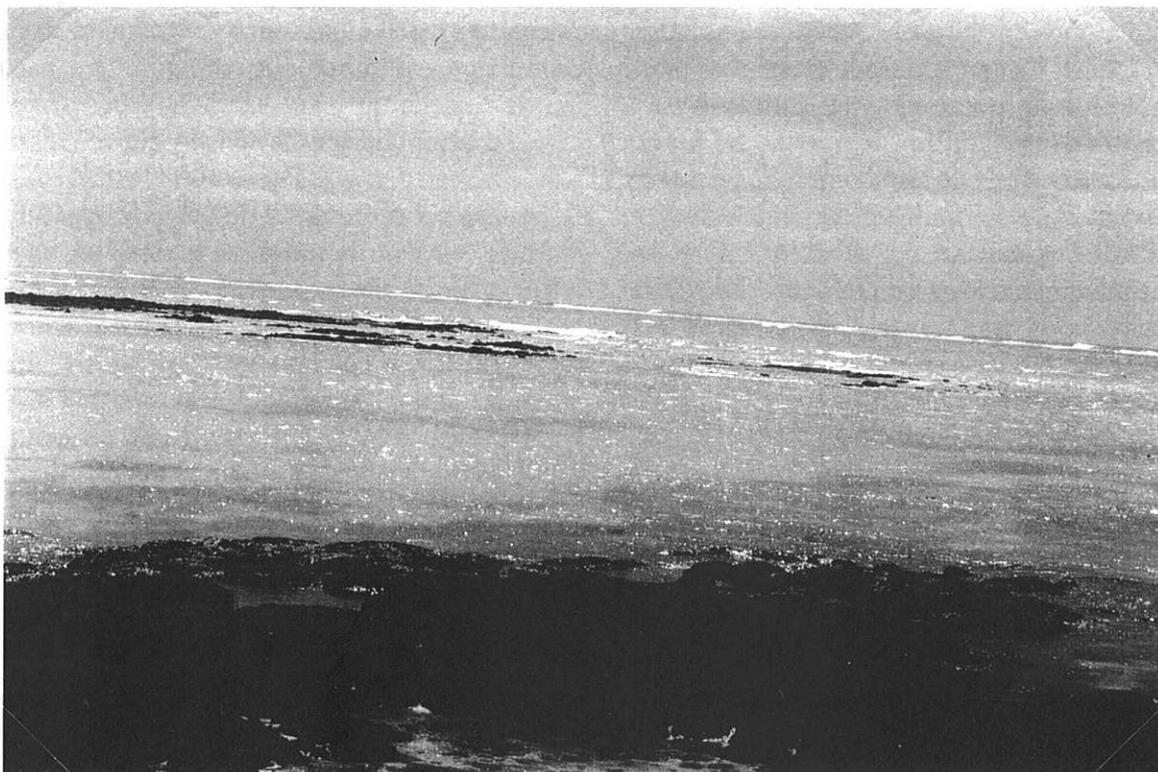
- Education en commun des enfants : "Leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfants, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenaient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeaient de lait. Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin ; ainsi ces deux petits enfants, privés de tous leurs parents, se remplissaient de sentiments plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de soeur, quand ils venaient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avaient donné le jour ..."

- Bain de Virginie, incommodée à la fois par la chaleur tropicale et par un début de puberté : "Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine ; elle en aperçoit la source qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner avec Paul dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets de deux palmiers plantés à la naissance de son frère et de la sienne, qui entrelaçaient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis ; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée de ces dangereux ombrages et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride ..."



- Le naufrage du navire et la mort de Virginie : "Tout l'équipage se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables, et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran. C'était Virginie. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. Dans ce moment une montagne d'eau s'avança en rugissant vers le vaisseau. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer et Virginie parut un ange qui prend son vol vers les cieux".

On trouvera ci-après une photo des côtes de l'île d'Ambre où a eu lieu le naufrage, aussi bien dans la réalité que dans le roman :



La maison d'Eragny-sur-Oise

C'est par hasard que Bernardin de Saint-Pierre devient propriétaire d'une habitation dans cette petite commune. Lui-même, dans le préambule à l'édition 1806 de "Paul et Virginie", a décrit le concours de circonstances qui l'ont amené à cette possession :

"Les fonds de mon édition tiraient à leur fin, et j'avais besoins encore d'environ 9000 livres pour en solder tous les comptes. Le banquier dont j'avais éprouvé la faillite, voyant que je ne voulais pas accepter les vingt-cinq pour cent qu'il m'avait offerts, et que j'étais décidé à réclamer le bien de mes enfants devant les tribunaux, me proposa de joindre à son offre pour 9000 francs de billets sur une maison solvable, payables d'année en année. Enfin, sa vertueuse soeur venant à son secours me pria d'accepter, pour les 12000 livres restant de ma créance sur son frère, une maison de campagne qui avait coûté au moins cette somme à bâtir.

Bien des gens ne s'en seraient pas souciés, surtout à cause de son éloignement ; c'était un bien national à sept lieues et demie de Paris. Cependant, le désir de voir cette affaire terminée et l'exemple de la soeur me rendirent facile envers le frère. Je terminai avec lui, et je recueillis ainsi les débris de mon naufrage. Toutefois, quand j'eus examiné à loisir ma nouvelle acquisition, je trouvai qu'elle avait avec mon bonheur plus de convenance que je ne l'avais d'abord imaginé.

Elle est à mi-côte, en bon air ; la vue, quoiqu'un peu sauvage, en est riante ; ce sont des coteaux nus et escarpés, mais bordés à leur base d'une belle lisière de prairies qu'arrose l'Oise et qui, en

se perdant en portions de cercle à l'horizon, forment au loin, avec d'autres coteaux, de charmants amphithéâtres. En face, de l'autre côté de l'Oise, sont de vastes plaines bien cultivées.

Le jardin, qui n'est que de cinq quarts d'arpent, a été planté avec goût ; ce sont des espaliers couronnés de cordons de vignes, des arbres fruitiers à mi-côte au milieu des gazons, des carrés de légumes entourés de bordures de fleurs, des bosquets où quelques arbres étrangers se mêlent avec ceux du pays, de petits chemins bordés de fraisiers, qui circulent et aboutissent partout à de nouveaux points de vue. Enfin, il y a un peu de tout ce qui peut servir aux besoins et aux plaisirs d'une famille ; la mienne en fut enchantée : il semblait que la maison eût été distribuée pour elle, tant elle est commode et solide. Des caves et des puits creusés dans le roc, deux basses-cours entourées de granges, d'écuries, de remises, et ombragées de beaux noyers ; c'était un asile tout à fait convenable à un père de famille, et à un homme de lettres, tel que je le désirais depuis longtemps.



C'est, comme je l'ai dit, un bien national ; c'était un presbytère dont le curé a péri sur l'échafaud dans la révolution ; mais c'était pour moi deux nouveaux motifs d'intérêt. Tant de particuliers m'avaient enlevé mon bien que je ne m'y fiais plus. Je pensais au contraire que si la nation me reprenait jamais celui-ci, elle aurait honte d'achever de dépouiller mes enfants, et qu'elle les

dédommagerait d'une manière ou d'une autre. Quant à ce que cette maison avait été l'habitation d'un malheureux pasteur, elle ne faisait qu'accroître l'intérêt que je prenais pour elle. Les lieux les plus intéressants pour moi sont ceux qui ont été habités par des infortunés qu'on peut supposer avoir été victimes de leur vertu, ou de leur innocence : il me semble que leur ombre me protège. Comme je n'ai jamais connu mon devancier, cette supposition m'est aussi aisée à faire en sa faveur qu'en celle des anciens habitants de la Grèce et de Rome, dont les ruines ne m'inspirent aujourd'hui de l'intérêt que par l'idée que je me forme de leurs vertus, et de leurs malheurs.

Tant de convenances physique et morales me plaisaient beaucoup ; mais il se rencontrait un grand obstacle à leur jouissance, je n'avais pas les moyens d'occuper cette agréable solitude. Sa distance de Paris, qui était pour moi un mérite de plus, me devenait très coûteuse, par les frais d'allées et de venues, seul ou en famille, à Paris, où j'avais des devoirs à remplir toutes les semaines. Il fallait de plus fournir aux frais d'un nouvel ameublement, et terminer ceux de mon édition. Toutes ces dépenses ne pouvaient s'accorder avec mon revenu. Je me résolus donc de la louer si j'en trouvais l'occasion. Homère dit que Jupiter a deux tonneaux au pied de son trône, l'un plein de biens, l'autre de maux, dont il nous envoie alternativement une des mesures. Mais il a oublié de nous dire que chacune de ces mesures est double. Le bonheur ainsi que le malheur ne vient guère seul.

Je me trouvai bientôt en état d'arranger et d'occuper ma maison des champs, au moment où je m'y attendais le moins. Un de mes souscripteurs m'invita, il y a environ un an et demi, à le venir voir à sa campagne. C'est un jeune père de famille dont la physionomie annonce les qualités de l'âme. Il réunit en lui toutes celles qui distinguent le fils, le frère, l'époux, le père, et l'ami de l'humanité. Il me prit en particulier, et dit "Il y a cinq ans que nous ne nous sommes vus. Je n'en ai pas moins conservé le désir de vous être utile. Ma fortune, que je dois à la nation, m'en donne aujourd'hui les moyens. Je n'en peux faire un meilleur usage qu'en vous en offrant une petite portion. Ajoutez à mon bonheur en me donnant les moyens de contribuer au vôtre : Je vous prie d'accepter deux mille écus de pension, avec un titre ou sans titre, comme vous le voudrez. Je ne veux pas gêner votre liberté, nécessaire à vos travaux ; je ne désire que vous la conserver". "Et moi, lui répondis-je, permettez que je ne vous sois attaché que par les liens de la reconnaissance". Ce philosophe, si digne d'un trône, si quelque trône était digne de lui, est le prince Joseph Bonaparte."

Bernardin de Saint-Pierre va résider à Eragny pendant les dix dernières années de sa vie (1804 à 1814) et y décéder ; mais il n'y est pas enterré car ses funérailles ont eu lieu à Paris.

Les dernières années

Bernardin de Saint-Pierre, après une vie fertile en aventures et en querelles, tant avec des notables qu'avec des scientifiques ou des littérateurs, va connaître le bonheur domestique que l'un de ses biographes décrit ainsi :

"Il avait rencontré dans sa seconde femme une mère dévouée pour Virginie et Paul, une compagne affectueuse pour lui-même, une admiratrice sincère pour ses ouvrages. Satisfait comme auteur, comme époux et comme père, il n'était plus jusqu'à sa belle-mère qu'il ne chérit au point de se proclamer insolvable à son égard (...)

Il vivait ainsi à Eragny, dans son presbytère, ou plutôt, comme disait Ducis, dans son poulailler, près de la mère poule, de la poule et des poussins, oublieux des hommes plutôt qu'oublié d'eux, se laissant aller, avec une sorte de pieux nonchaloir, aux heures et à la vie, si rassasié de joies

qu'il céda à la somnolence d'âme et de volonté que produit l'incessant bercement des impressions agréables (...)

C'est pourquoi, soit facilités plus grande pour l'accueil des amis, soit repentir de l'imprudente réclusion d'Essonnes (infligé à sa première épouse) ou concession d'un mari déjà vieux à une jeune épouse qui veut être de son âge, il renonce à ses goûts de claustration misanthropique ; il varie les plaisirs de la campagne par ceux de la capitale, passant l'hiver rue de Varennes et l'été en sa propriété d'Eragny.

Dans ces deux domiciles, il reçoit les intimes (...) ; il fait même des invitations de simple politesse à quelques uns de ses confrères, à Bougainville, à l'abbé Dellile, etc... Utiles à lui-même, ces distractions l'étaient surtout à Désirée. A Eragny, séjour plus sain et moins solitaire qu'Essonnes, elle avait les plaisirs de la Parisienne en villégiature, plutôt que cette impression morose de l'isolement qui avait tant contribué à la mort de Félicité. Aussi acquittait-elle en prévenances sa gratitude d'écolière tirée de la pauvreté et transportée subitement dans le partage d'une existence aisée et célèbre (en l'épousant, il l'a fait sortir d'un pensionnat pour jeunes filles nobles et pauvre).

Elle exerçait délicatement le double empire des fraîches années et de l'esprit ; elle rajeunissait un cœur trop tôt séché par une longue pratique de la gêne et de la haine ; elle l'enveloppait de tout un entourage de calme, de grâces, d'enfance, d'affections ; elle en amollissait l'humeur, déjà un peu pacifiée par le temps ; elle retrempait petit à petit, dans l'inaction, ce ressort toujours tendu pour des combats dont l'ardeur ne rachetait pas la mesquinerie."



La maison d'Eragny après Bernardin

Sa demeure, construite sous Louis XVI et qui, comme dit ci-dessus, a servi de presbytère jusqu'à la Révolution, est vendue comme bien national le 14 nivôse an V (4 janvier 1797) à Madame Razuret veuve Grivet, demeurant à Paris. C'est cette personne qui cédera la maison à Bernardin de Saint-Pierre, par un contrat devant Maître Thion de la Chaume, notaire à Paris, le 14 germinal an XII (4 avril 1804).



Après la mort de Bernardin de Saint-Pierre, ses héritiers vendent la propriété à Benjamin Richard, médecin à Paris (23 mai 1820). Celui-ci la revend à un M. Le Gendre (20 février 1833). Enfin, les héritiers Le Gendre, le 12 février 1835, la cède à la commune d'Eragny qui, à l'heure actuelle, en est encore propriétaire.

Pendant assez longtemps, la maison va servir à la fois de mairie et de presbytère. C'est ainsi que la découvrent, en juin 1888, des membres de la Société Historique de Pontoise : "L'humble curé du village fait aux excursionnistes le meilleur accueil. M. le Président, parcourant le jardin bâti en terrasse, seul lambeau conservé du domaine important possédé jadis par Bernardin, montre à

ses collègues les diverses autres parties qui en ont été détachées, signale l'emplacement où furent une grotte, des massifs d'arbres rares, des plantations diverses, objets des soins particuliers du philosophe, amant de la nature".

Plus tard, vers 1900, le livre de l'instituteur d'Eragny décrit ainsi l'habitation : "C'est une maison importante dont la façade, tournée vers l'église, donne sur un jardin assez vaste. On y accède, par la rue, à l'aide d'un escalier. A gauche, une grande porte s'ouvre sur un couloir qui longe la façade opposée et qui mène aux caves, caves dont Bernardin, dans ses écrits, a exalté plus d'une fois la solidité et le bon aménagement. Aujourd'hui, l'immeuble, racheté par la commune en 1835, sert à deux fins : une partie est affectée à la mairie et l'autre sert de logement au curé."

Aujourd'hui, ce double usage n'existe plus, une mairie moderne ayant été construite. La maison, toujours d'aspect imposant, est inoccupée, l'intérieur étant, paraît-il, en très mauvais état. Quant à ce qui reste du beau jardin de Bernardin de Saint-Pierre, c'est devenu un parc public peu fréquenté

Solange CONTOUR